










Chroniques d'une ville qu'on croit connaître

REVUE DE PRESSE

Presse écrite

L'Alsace	5 janvier 2019	«Notre ville que nous savons perdue»	3	
L'Alsace	17 janvier 2019	Chroniques d'une jeunesse bafouée	4	
IO gazette	4 avril 2019	Chroniques d'une ville qu'on croit connaître	5	
Mediapart	5 avril 2019	Un amour de Nour ramène l'artiste exilé Wael Kadour dans son pays, la Syrie	6-7	
Ubiquité culture(s)	20 avril 2019	Chroniques d'une ville qu'on croit connaître	8-9	

Presse télévisée

MUHAJIR NEWS	19 avril 2019	Closer look	10	
FRANCE 24	16 avril 2019	Culture	11	

FESTIVAL LES VAGAMONDES 2019

« Notre ville que nous savons perdue »

Après « X-Adra » lors de l'édition 2018 des Vagamondes, la Filature accueille une seconde création du dramaturge Wael Kadour, « Chroniques d'une ville qu'on croit connaître ». Celui qui avait accompagné l'écriture des femmes qui ont subi les prisons syriennes codirige ce nouveau projet, avec le metteur en scène et acteur Mohamad Al Rashi.

Au départ de cette nouvelle création qui prend racine en Syrie, il y a un fait réel, une jeune fille qui se suicide à Damas, au cours de l'été 2011, au tout début de la révolution. Et ce questionnement : comment une jeune Syrienne peut-elle choisir de mourir à un moment où l'espoir de faire tomber le régime était réel ? Connaissez-vous cette jeune fille ? Avez-vous enquêté sur sa vie, son entourage ?

Wael Kadour : Je la connaissais de loin, elle et sa famille. J'ai commencé l'écriture avec cette histoire vraie mais je ne me suis pas du tout intéressé à la personnalité réelle de cette jeune fille, à son entourage... J'utilise des faits de l'histoire du début de la révolution, à Damas et à Homs, et mon imagination, mon expérience personnelle. J'enterre des éléments de ma vie, des choses vécues, entendues, mais pas la réalité.

Comment s'est construite l'écriture de la pièce ?

J'ai écrit une première version en 2016 et ce texte a constamment évolué, au cours des différents workshops avec les acteurs. Il y a le texte et les séances d'improvisation qui nourrissent les personnages, c'est un aller-retour permanent. Parce que ces acteurs partagent tous la même croyance que nous avons besoin de faire de l'art ensemble pour faire vivre une mémoire. Pour nous aider à comprendre rétroactivement ce qui s'est passé.

L'équipe des acteurs est composée



Mohamad Al Rashi et Wael Kadour, codirecteurs du projet. Photo L'Alsace



L'équipe de « Chronique d'une ville », lors de sa résidence à la Filature en décembre.

Photo L'Alsace

d'artistes syriens et libanais...

Oui, le critère pour cette création, c'était de parler arabe puisque c'est la langue du spectacle, même s'il s'est construit en Europe. Et d'avoir aussi en soi la mémoire d'une guerre, d'une révolution, des violences... Les Libanais ont la mémoire d'une guerre plus ancienne. Mais ils partagent le même questionnement : Sommes-nous capables de comprendre ce qui s'est passé dans nos villes et à l'intérieur de nous-mêmes ? Nous pensons aussi que nous ne sommes pas

capables de continuer nos vies en exil sans nous questionner sur ce que signifient nos maisons, notre pays, le lieu d'où on vient...

Ce spectacle en arabe est créé dans un cadre français

Oui, ce n'est pas du théâtre syrien pour des spectateurs syriens. Parce que la violence est un phénomène universel. Elle existe entre les individus, entre les personnes et l'État, entre les personnes et un système économique libéral, capitaliste...

C'est un spectacle qui peut parler à un public partout. On est tous concernés, d'une manière ou d'une autre, par la violence. Il y a la violence qui s'exprime ouvertement, avec des armes, la répression, la torture, et une violence plus pernicieuse. La pièce parle de la façon dont les gens résistent à ça, ou reproduisent cette violence.

On parle de cette zone grise dont on ne sait pas où elle commence et où elle finit...

J'ai choisi le personnage de cette jeune fille qui s'est suicidée il y a sept ans et que personne ne connaît, ce n'est pas un héros, pas un personnage public. À travers cette histoire, l'enjeu est de mettre en lumière les mécanismes

de violence de la société qui a fait d'elle une victime. Sa tragédie est la même que celle qui a fait des millions de victimes, sa mort compte autant que les autres.

Quel est votre état d'esprit aujourd'hui ? Avez-vous de la colère envers l'Occident qui a abandonné le peuple syrien ?

Plutôt de la tristesse. La colère n'est pas mon approche personnelle. C'est un fait que nous sommes partis, nous sommes réfugiés, nous sommes quittés notre pays, nous avons perdu. Le dictateur a gagné, il reste au pouvoir. Nous devons accepter cette tragédie et nous devons continuer à avancer, en tant qu'artistes. Cette question revient sans cesse, par défaut. On est hanté par ces questionnements sur la justice, la révolution, la violence... C'est le système qui permet à un dictateur de rester au pouvoir, les liens entre la Syrie et d'autres puissances, ces régimes sont liés, négocient, ils ont besoin de cet équilibre entre eux pour exister. En parlant de la Syrie, on parle du reste du monde...

Écrivez-vous un jour en français ?

J'ai quitté Damas fin 2011, j'ai passé quatre ans en Jordanie et je vis depuis

2016 en France. Je comprends le français mais ne le parle pas suffisamment. Dans deux ou trois ans peut-être, j'écrirai en français pour des acteurs français et je serai en train de parler de la même histoire...

Vous avez vu que sur scène, il n'y a pas d'éléments de décors proprement syriens, on utilise des briques, des parpaings...

On n'a pas besoin de reconstituer un intérieur syrien parce que la violence est une chose abstraite et universelle.

Comment articulez-vous le travail avec Mohamad Al Rashi ? Vous écrivez et il met en scène ?

Nous pensons que nous pouvons totalement codiriger cette création. Il m'aide beaucoup à fixer le texte. Moi-même, je suis très proche de la mise en scène... Il a un rôle important dans la dramaturgie, j'ai une importance dans la direction d'acteurs...

Vous êtes présent sur scène avec votre ordinateur, entouré de chaises...

Oui, parce que cette pièce a été conçue dès le départ avec l'idée d'écrire

en arabe pour un public francophone, la traduction est un élément constitutif du projet. D'où le choix de placer l'écran avec le texte traduit au milieu du plateau et pas en surtitre. Les chaises vides autour de moi symbolisent le public syrien absent.

Pouvez-vous dire deux mots sur le choix du titre ?

Comment décrire la réalité sans être redevable de la vérité ? Comment perdre notre vérité dans notre propre ville ? L'art nous permet de déconstruire et reformuler une « vérité » dans le but de produire une nouvelle signification qui nous aide à aller de l'avant... Dans ce spectacle, nous convoquons de notre mémoire passée et douloureuse d'une ville, notre ville, que nous savons perdue pour toujours.

Propos recueillis par Frédérique MEICHLER
Photos: DAREK SZUSTER

VOIR « Chroniques d'une ville qu'on croit connaître » de Wael Kadour & Mohamad Al Rashi, mardi 15 et mercredi 16 janvier à 20 h à la Filature, 20 allée Nathan-Katz à Mulhouse.

Après « X-Adra »

Sur le plateau aménagé dans le studio danse de la Filature où la compagnie est en résidence deux semaines ce mois de décembre, Mohamad Al Rashi et Wael Kadour qui codirigent ce projet assistent à la répétition de l'avant-dernière scène de *Chroniques d'une ville qu'on croit connaître*. Le texte n'est pas encore tout à fait figé et le surtitrage non-disponible. Il y a la musique de la langue arabe et deux femmes qui semblent se faire des confidences, assises sur des parpaings.

Hanane El Dirani, comédienne libanaise, joue le rôle de Roula, un personnage central de la pièce. Elle est ici avec Amal Omran, artiste syrienne qui incarne Khoulood, la mère de « l'absente ». L'absente, c'est Nour, cette jeune fille qui s'est suicidée au tout début du printemps arabe en Syrie, en 2011, alors même qu'on était au début d'une révolution prometteuse. Comment peut-on souhaiter mourir à l'aube d'une ère de liberté qu'on a tant espérée ? Bien avant que tous les espoirs suscités par ce réveil du peuple syrien ne s'effondrent ? L'auteur, Wael Kadour a pris ce suicide comme point de départ de son écriture. Ces chroniques qui sont aussi écrites à plusieurs voix, rassemblent sur scène six personnages, des acteurs syriens et libanais. Les premiers vivent tous en exil.

Wael Kadour avait accompagné l'année dernière l'écriture de la pièce documentaire *X-Adra*, réunissant les témoignages de femmes de plusieurs générations qui ont subi les geôles syriennes et qui portaient elles-mêmes leurs propres paroles.

Ramzi Choukair avait signé la mise en scène. Dans ces *Chroniques*, il retrouve son métier de comédien, dans la peau de l'enquêteur.

| FESTIVAL LES VAGAMONDES |

Chroniques d'une jeunesse bafouée

La salle modulable de la Filature a accueilli mardi la toute première représentation de « Chroniques d'une ville qu'on croit connaître », création de Wael Kadour et Mohamad Al Rashi, artistes syriens exilés en France.

GÉNÉRATION. - Si Damas est le lieu où se situe l'action de la pièce, *Chroniques d'une ville qu'on croit connaître* parle avant tout d'une génération qu'on découvre... Celle d'une jeunesse qui ne supporte plus les injustices sociales, l'hypocrisie d'une société du paraître, l'oppression du pouvoir et de la religion. Une génération qui ne se cache plus de l'athéisme, qui mange pendant le ramadan et qui revendique sa liberté sexuelle. La révolution syrienne n'a pas surgi de nulle part, c'est un processus lent, la conséquence de plusieurs décennies d'enfermement confrontées à un monde où tout circule à travers les réseaux sociaux : l'information, les sentiments, l'évolution des mœurs...

UNIVERSEL. - Ce que nous dit la pièce de Wael Kadour et Mohamad Al Rashi, c'est que la jeunesse de Damas n'est pas différente de celle des autres grandes villes du monde, c'est une jeunesse qui n'en peut plus des compromissions et des manipulations, des violences physiques et psychologiques, de ce monde d'adultes qui triche et dicte sa loi



« Chroniques d'une ville qu'on croit connaître » a été présenté une dernière fois mercredi soir à la Filature à Mulhouse.

Photo L'Alsace

morale, qui est lâche, accepte d'être gouverné par la dictature et les tortionnaires pour préserver ses privilèges...

INTÈGRE. - Roula, jeune femme syrienne aimée de Nour, vient dire, scène après scène et à chaque adulte qui veut lui dicter sa conduite : je ne céderai pas. Roula incarne une jeunesse éprise de liberté qui veut en finir avec les apparences, refuse qu'on décide pour elle, revendique le droit au doute... Une jeune femme intègre, honnête avec elle-même.

INÉLUCTABLE. - La différence entre cette jeunesse syrienne et celle qui vit dans un pays en paix, c'est qu'elle paye le prix fort pour cette intégrité, jusqu'à en perdre la vie. Mais elle trace aussi le sillon du changement. L'espoir de ces chroniques - inspirées par la tragédie du suicide d'une jeune fille à l'aube de la révolution - c'est le caractère inéluctable de ce changement : Nour et Roula appar-

tiennent au monde des vivants. L'autre monde est mort.

SUR LA CORDE RAIDE. - La mise en scène dépouillée, organisée autour d'une série de parpaings qui symbolisent à la fois la fragilité, des lieux multiples, le processus de construction, le caractère universel de ce qui se joue là, laisse toute la place à l'imagination du spectateur. La dramaturgie est puissante, on est sur la corde raide, pris par une tension permanente. On peut être ému, profondément touché par cette création de l'exil, la performance d'acteurs qui incarnent avec justesse chacun des personnages. Syriens ou Libanais, tous originaires de pays qui savent de quoi la guerre est le nom.

Frédérique MEICHLER
Photo : Darek SZUSTER



Roula, héroïne de la pièce, interprétée par Hanane El Dirani. Photo L'Alsace

Le 4 avril 2019 - Par Marie Sorbier

Chroniques d'une ville qu'on croit connaître

LES VAGAMONDES

CRITIQUES

THÉÂTRE

Chroniques d'une ville qu'on croit connaître

Par Marie Sorbier

🕒 4 avril 2019 Article publié dans I/O n°96 daté du 08/04/2019



DR

Comment expliquer le suicide d'une jeune fille au moment où son pays se prépare à renaître à la vie ? Jamais la Syrie n'est évoquée explicitement dans cette pièce de Wael Kadour, mais c'est pourtant bien elle le personnage principal. Sans jamais se dévoiler, elle se devine dans les maux et les obsessions des protagonistes qui tentent de trouver un sens en reconstituant l'histoire de Nour. En entremêlant le deuil d'une mort qui semble inexplicable et les soubresauts d'une révolution tant attendue, Mohamad Al Rashi resserre l'intrigue entre les parpaings qui jonchent le sol. Ces blocs de béton dressent une architecture mouvante, grisaille oppressante qui délimite une certaine réalité et un territoire encore à conquérir. Les acteurs, tous généreux et investis, portent avec verve leur personnage et semblent partager avec eux leurs fardeaux et leurs rêves.



Un amour de Nour ramène l'artiste exilé Wael Kadour dans son pays, la Syrie

Exilé en France, l'auteur dramatique syrien Wael Kadour écrit « *Chroniques d'une ville qu'on croit connaître* », une histoire inspirée par une jeune femme qu'il connaissait et qui s'est suicidée à Damas en 2011. Un geste qu'il interroge avec la complicité d'un autre exilé, Mohamad Al Rashi. Une introspection intime de la violence dans la société syrienne.



« Je ne m'attendais pas à ça. Mais j'ai été agréablement surprise », s'est exclamée une spectatrice au sortir de *Chroniques d'une ville qu'on croit connaître*, une pièce écrite par le Syrien Wael Kadour et mise en scène avec son compatriote Mohamad Al Rashi, tous deux exilés en France. Cela se passait dans le hall du théâtre d'Arras, l'un des deux lieux de Tandem (l'autre, c'est l'Hippodrome de Douai), où la troupe séjournait depuis une bonne semaine pour parfaire un spectacle créé un peu plus tôt à la Filature de Mulhouse.

Pas simple pour les artistes des scènes théâtrales du Moyen-Orient, exilés de leur pays pour cause de guerre et de régime répressif, de travailler en France. Le Tandem est l'un de leurs refuges. Gilbert Langlois, son directeur, connaît par cœur le mot accueil. L'an dernier des artistes irakiens y étaient venus répéter et jouer.

Venue voir une pièce écrite et montée par des exilés syriens, la spectatrice s'attendait sans doute à ce qu'on lui parle sans fard et sans détour de la guerre en Syrie, des camps de réfugiés, des drames de l'exil. Elle s'attendait probablement à un théâtre documentaire, des êtres témoignant de la souffrance d'un peuple, debout, face au public. Rien de tel. Wael Kadour est un écrivain de théâtre et ce n'est pas sa première pièce. *Chronique d'une ville qu'on croit connaître* raconte une histoire, basée sur une histoire vraie mais devenue, par la force de l'écriture et de la construction dramatique, une fable théâtrale, l'histoire d'une femme qui, à Damas, en 2011 se suicide en sautant d'un immeuble.

Cette femme, Wael Kadour la connaissait. Il vivait encore à Damas, ville où il est né en 1981 dans un milieu loin du théâtre. Il effectuait des études dentaires quand il découvre le théâtre à l'orée de ses vingt ans, et c'est tout de suite l'amour fou. Malgré toutes les embûches et un Ministère de la culture qui contrôle tout et ne favorise guère l'innovation.

Sept auteurs, dont Wael, organisent un atelier indépendant, le groupe fait la force et multiplie les initiatives mais les temps se durcissent, le groupe ira en s'étiolant. Les premières pièces de Wael Kadour traitaient de la violence sociale. Quand la Révolution survient, il travaille sur une petite pièce de Beckett, *Impromptu d'Ohio*. Au moment où s'approche la date où il doit effectuer son service militaire, il part en Jordanie avec sa femme. Les réfugiés n'y sont pas toujours les bienvenus. Persuadé que le théâtre peut aider à se comprendre les uns les autres, il façonne des actions en s'inspirant des méthodes du Théâtre de l'opprimé d'Augusto Boal. Quand sa femme tombe enceinte, le couple fait une demande d'asile humanitaire auprès de l'ambassade de France. Demande finalement acceptée. Wael Kadour travaille son français, sa femme l'apprend.

En France, il retrouve d'autres collègues exilés syriens, comme l'acteur Mohamad Al Rashi arrivé après lui. Ce dernier connaissait lui aussi la jeune femme qui s'est suicidée. Pourquoi ce geste ? Elle semble n'avoir laissé aucune lettre. Wael Kadour enquête. La réponse au pourquoi est complexe. Elle brasse la politique, les mœurs, la religion. Quel rôle a joué la jeune Roula à qui Nour (c'est le nom que Wael Kadour donne à la jeune femme disparue, un nom qui veut dire lumière) a envoyé des lettres enflammées ? Avaient-elles ensemble une histoire d'amour ? Quel rôle ont joué les parents de Nour, un couple de bourgeois proches du régime, qui ne s'entend guère ? Lui cloître sa fille et elle s'occupe d'abord d'elle-même et envie la liberté dont a fait preuve sa fille. Chantages et jalousie se mêlent sur fond d'une police du régime qui arrête un ami de Roula et menace de le tuer.

Dans un savant désordre chronologique, Wael Kadour et Mohamad Al Rashi (qui interprète le rôle du père de Nour) avancent dans cette histoire portée par l'actrice libanaise Hanane El Dirani qui interprète le rôle de Roula. La pièce trace comme une diagonale dans une société syrienne malmenée. Des parpaings de ciment (scénographie Jean-Christophe Lanquetin) tiennent lieu de chambre, de tabourets, de tables, de ville. Belle proposition.

« Pourrions-nous jamais comprendre les facteurs et les circonstances qui ont influencé nos choix personnels durant l'été 2011 sans examiner notre histoire – individuelle et collective – avant le déclenchement de la Révolution ? » se demande Wael Kadour. Sa pièce, sobre et sombre tout en étant nuancée, écrit une belle page dans le livre des réponses.

Jean-Pierre Thibaudat

Après Mulhouse et Arras, le spectacle sera le 10 avril au Théâtre Jean Vilar de Vitry-sur-Seine, les 20 et 21 juin 2019 au Napoli Festival de Naples, les 30 et 31 août au Kunstfest Weimar-Allemagne, le 3 octobre au POC d'Alfortville, les 15 et 16 oct 2019 (date à confirmer) à l'Hexagone, Scène nationale Meylan, les 18 et 19 oct 2019 (date à confirmer) au festival Sens Interdits à Lyon.

Le 20 avril 2019 - Par Brigitte Rémer

Chroniques d'une ville qu'on croit connaître



© Nabil Boutros

Projet et mise en scène de Waël Kadour et Mohamad Al Rashi – texte Waël Kadour – traduction Nabil Boutros – spectacle en arabe syrien surtitré – Théâtre Jean Vilar de Vitry, dans le cadre des *Transversales*.

A partir d'un événement sur lequel il s'interroge, le suicide d'une jeune femme qu'il connaît, Waël Kadour s'interroge sur les raisons qui l'ont poussée à ce geste. Nous sommes en 2011 à Damas, au moment où la révolution syrienne est en marche, porteuse d'un immense espoir pour la jeunesse. Cet acte déclenche son besoin de comprendre et d'écrire, ce qu'il fait quelques années plus tard. Il regarde son pays et ce qu'il a lui-même vécu jusqu'à l'exil en France, en 2015.

Dans sa pièce, *Chroniques d'une ville qu'on croit connaître* – même année (2011), même ville (Damas), même prénom (Nour) – Waël Kadour rassemble autour de l'absente plusieurs personnages, pour mener l'enquête. La première scène met face à face une *Jeune femme* au profil d'infirmière ayant approché celle qui voulait mourir et qu'elle était chargée de débrancher. Elle raconte cette séquence, sensible, qu'elle vient de vivre à l'hôpital. Roula qui l'écoute, semble connaître aussi celle dont on parle, au bord de la mort : « Une amie est en soins intensifs et je ne sais pas dans quel état elle est... » La *Jeune femme* cherche et questionne : « Celle qui passait la soirée au night-club sur un toit... Il paraît qu'elle avait bu et on ne sait pas si elle est tombée ou si elle s'est jetée. C'est bien elle ? »

Dans la seconde scène, *L'enquêteur* s'invite et Roula l'affronte. Il lui impose la lecture à voix haute d'une lettre qui contient pour lui l'indicible : « Comme toi, j'aimerais vivre dans un autre pays que celui-là. Un pays où je ne me sentirais pas étouffée. » C'est une lettre d'amour écrite par une femme, son nom est Nour. Et *L'enquêteur*, tel un metteur en scène, dirige Roula dans sa lecture : « C'est comme ça qu'on dit à quelqu'un *je t'aime* ?! Dis-le avec plus d'amour... Imagine-toi comment Nour peut te le dire. » Puis : « Nour attend sûrement ta réponse. Allez, tu vas me dicter ta réponse, je l'écrirai et nous l'enverrons ensemble... » Mielleux d'abord, puis agressif et violent, cynique et froid, il dicte les ordres. La scène va crescendo jusqu'à ce que Roula acquiesce sa relation amoureuse et jusqu'à ce qu'il relate, comme une sévère mise en garde, le destin de deux hommes qui s'aimaient et à qui on a ôté toute dignité.

La troisième scène se passe chez Nour entre Mahmoud, le père de Nour et Roula. Celle-ci subit un nouvel interrogatoire, le père cherche à comprendre et à sauver sa fille. La quatrième scène consomme la rupture entre Roula et son ex-fiancé, Kinane, en permission après mobilisation. La cinquième est une confrontation entre Roula et la mère de Nour, Kholoud, forte personnalité, intrusive à souhait. La sixième et dernière scène nous conduit dans un night-club de Damas, sur une terrasse, au sommet d'un grand immeuble. Roula est en compagnie de cette *Jeune Femme* de la première scène dont l'image se superpose à celle de Nour. Et la fin brouille les pistes entre danse, transe, ivresse, langueur, désir et vérité. Va-t-elle se jeter, du haut de la terrasse ?

Le dispositif scénographique de Jean-Christophe Lanquetin est composé de matériaux de construction, en l'occurrence une palette de parpaings gris, qui créent une sorte de plateforme, posée côté jardin. Ces parpaings que les acteurs lèvent et reposent au sol quand de besoin s'interprètent de différentes manières, jusqu'à ce que leur verticalité finale reconstruise la ville, un symbole fort. L'écran sur lequel s'inscrit le texte, finement traduit par Nabil Boutros et piloté du plateau par les acteurs, complète le dispositif. Les personnages représentent deux générations, parents et enfants devenus à leur tour jeunes adultes. Tous les acteurs sont présents sur le plateau, spectateurs de la scène qui se joue devant eux, un tissu sonore discrètement présent les accompagne.

Après sa formation à l'Institut supérieur d'art dramatique de Damas, puis une résidence d'écriture au Royal Court Theatre de Londres en 2007, Waël Kadour a co-fondé l'organisation *Ettijahat. Independent Culture*, qui défend l'indépendance de l'art en Syrie et dans le monde arabe. Il met parfois en scène ses textes, comme *Hontes* et *Quand Farah pleure* et travaille aussi comme dramaturge sur les textes des grands auteurs dont Ibsen, Tchekhov, Albee ou Beckett etc. Hassan El Geretly, directeur du Théâtre El Warsha, a monté sa pièce, *Les Petites chambres*, présentée en 2018 au Caire, au Festival *D-Caf*. L'auteur cosigne ici avec Mohamad Al Rashi la mise en scène de *Chroniques d'une ville qu'on croit connaître* qui a traversé une longue gestation, de projet d'écriture en ateliers et de bourses en résidences, à partir de *Citizens Artists* que dirige Marie Elias, professeure de l'Université de Damas et directrice de projets artistiques, vivant au Liban depuis plusieurs années. Arrivé en France en 2014 après un temps de captivité, Mohamad Al Rashi retrouve Waël Kadour qu'il connaissait. Formé à l'Institut supérieur d'art dramatique de Damas où il a ensuite enseigné, il a joué dans de nombreux spectacles du Théâtre National de Damas et s'est produit dans les grands festivals comme Avignon, Bruxelles, Lausanne, Naples Genève et Paris. Il est aussi musicien et compositeur pour le théâtre.

Les co-metteurs en scène ont dirigé les acteurs selon le fil rouge qu'ils se sont tracés, posant la question des libertés individuelles et celle du doute. Si les acteurs incarnent à des degrés divers, la violence de l'État et celle de la société – dans une distribution hétérogène – si la dramaturgie hésite entre destin individuel et tragédie collective, se dessine en filigrane le système politique, social et religieux du pays sur fond de non-dits et de délation, là où la répression ronge et anéantit toute créativité et liberté de mouvement et de pensée.

Transversales décidément construit une riche programmation pour que vive les théâtres d'ailleurs. Et comme le déclarait l'emblématique dramaturge syrien, Saadallah Wannous, devant l'assemblée de l'Unesco le 27 mars 1996, un an avant sa mort, « Le théâtre doit rester en vie car sans lui, le monde deviendrait plus solitaire, plus moche et plus pauvre. »

Brigitte Rémer, le 20 avril 2019

Avec : Mohamad Al Rashi, Ramzi Choukair, Hanane El Dirani, Amal Omran, Moayad Roumieh, Tamara Saade. Création sonore Vincent Commaret – musique Vincent Commaret et Clément Queysanne – création lumières Franck Besson – scénographie Jean-Christophe Lanquetin – administration, production Estelle Renavant – Le spectacle a été créé les 15 et 16 janvier 2019, à La Filature/Scène Nationale de Mulhouse, dans le cadre du Festival *Les Vagamondes*.

Du 8 au 18 avril 2019, *Les Transversales*, festival des arts mélangés de Méditerranée, Théâtre Jean Vilar de Vitry, 1 Place Jean Vilar, 94400 Vitry-sur-Seine – Navettes AR au départ de Châtelet, sur réservation – Tél. : 01 53 53 10 60 – Site : www.theatrejeanvilar.com.

Le 16 avril 2019 - Dana Albouz



